

Science, art et fiction : ingrédients d'une collaboration pour atteindre une nouvelle mise en récit

Les sciences de l'environnement rendent intelligibles les causes et les risques du changement climatique, depuis longtemps et de façon très normative. Elles formulent des études d'impact, des schémas d'anticipation ou des préconisations. Nous avons tous et toutes une connaissance de l'existence des rapports du GIEC par exemple. Mais qu'en est-il de notre **perception des effets du changement climatique sur nos vies** et sur nos territoires ? Comment pensons-nous les effets des sécheresses à répétition dans notre région, ou d'un feu de forêt près de chez nous, de la disparition des insectes sur nos pare-brise, ou d'une source qui se tarit ? Qu'est-ce que cela vient toucher dans nos esprits, mais aussi dans nos corps, dans nos émotions, dans nos manières de relationner avec notre famille, nos voisins, notre boulanger ? Et pourquoi, au terme parfois d'une lente digestion, parfois d'une crise soudaine, nous décidons d'arrêter de consommer tel produit, ou de prendre des bains, ou alors on se met au vélo, ou bien on déménage ?

Parmi ces sciences, on compte par exemple la physique, la biochimie, la biologie, la géologie ou la climatologie par exemple, mais aussi les sciences humaines. Et parmi ces dernières, les recherches qualitatives permettent de toucher du doigt des éléments de réponses aux questions que je viens d'énumérer, et montrent que **les décisions d'adaptation dépendent principalement de la perception de l'environnement** et des dégradations climatiques, qui sont très différentes selon les sociétés et les individus (Kosmowski et al., 2015 ; Orlove B. et al. 2010). **L'anthropologie**, en particulier, permet grâce aux outils de l'ethnographie et grâce à sa tradition épistémologique, de cerner les différentes manières dont les humains occupent une place dans le monde, ainsi que la représentation qu'ils en ont eux-mêmes.

Pour Claude Levi Strauss : « l'esprit, le corps auquel il appartient, et les choses que l'esprit et le corps perçoivent, font partie d'une même réalité » (1949 p. 21), et c'est cette réalité que l'ethnologue doit saisir. Pour autant, comment **attraper cette réalité** alors que la relation de l'humain avec l'environnement se situe à la fois **en « dedans »** (par le prisme des émotions, des perceptions et des représentations) et **en « dehors »** (dans la manifestation physique de son action sur l'environnement et des pratiques) ? Une des manières, selon l'anthropologue Tim Ingold, serait de s'intéresser à la production de connaissances sur l'environnement à partir de **l'expérience sensible des individus**.

Dès lors, comment, dans un premier temps, **accéder à l'expérience sensible** des individus ? Et deuxièmement, comment **la transcrire et la transmettre** ? C'est à ce moment-là qu'à mon sens les **techniques artistiques** ont un rôle à jouer, en ce qu'elles permettent de dépasser les limites de l'écrit et de la parole pour atteindre d'autres lieux (le corps, la mémoire, les émotions etc.) par d'autres médiums. Je développerai dans la partie qui suit les méthodes d'enquête que je propose, mais ici je veux conclure cette introduction en mentionnant **l'apport de la fiction** dans ce processus, en particulier au moment de la transmission/restitution. J'ai été marquée par la lecture du livre *Hellsegga. Une descente écoféministe dans le maelström*, écrit par l'anthropologue Sandrine Teixido. Dans la postface, elle explique comment depuis 2011 elle travaille avec le plasticien Aurélien Gamboni autour du projet *A tale as a tool*. Conduit comme une enquête artistique basée sur une nouvelle d'Edgar Allan Poe, « Une descente dans le maelström » (1841), ce projet les a conduits du Brésil à la Norvège et a amené à une réécriture de la nouvelle grâce aux expériences et matériaux collectés dans le but de répondre à la question d'Isabelle Stengers : **comment la fiction peut-elle permettre de « fabriquer de l'espoir au bord du gouffre »** ?